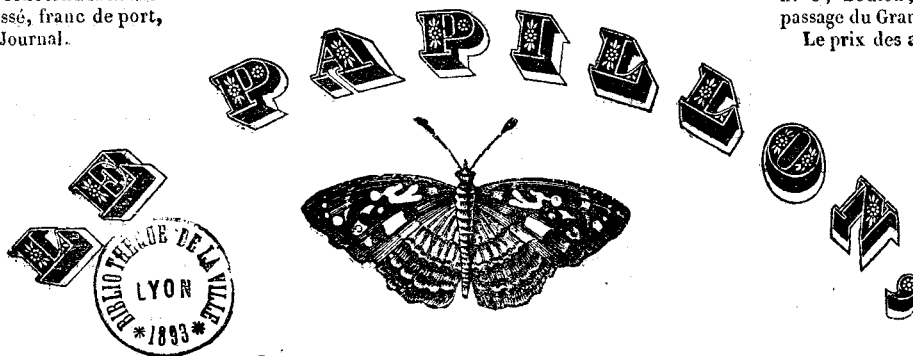


Ce Journal paraît les Jedis et Dimanches. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départements. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, à l'imprimerie du Journal.

3<sup>me</sup> ANNÉE.

On s'abonne au bureau du Journal, chez L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n. 36; M<sup>mes</sup> Geary et Durval, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n. 2; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillet, n. 9; Bouton, cabinet littéraire, passage du Grand-Théâtre.

Le prix des annonces est de 15 c.



**JOURNAL DE L'ENTR'ACTE.**

Littérature, Arts, Poésie, Nouvelles, Théâtres, Modes, Annonces.

**GYMNASE LYONNAIS.**

PAUL CLIFFORT.

Paul Cliffort est un de ces êtres maudits, au front desquels la fatalité semble avoir écrit ces mots : *Vole ou meurs*. Abandonné à sa naissance, il a été recueilli par des Bohémiens vivant de rapines; il a sucé le lait d'une voleuse, fille, femme, sœur et mère de voleurs. L'enfant a grandi en force et courage, et Cliffort, fait homme, est devenu la terreur de l'Irlande. A qui la faute, je vous prie? Tout jeune encor, si le soir le ramenait les mains vides, une rude correction l'attendait au retour; et, pour en faire un voleur, ses parens adoptifs ont dépensé mille fois plus de soins et de peines qu'il n'en eût fallu pour le rendre le plus honnête homme des trois royaumes. Toutefois, Cliffort, capitaine à son tour, n'a jamais autorisé le meurtre; jamais son épée ne versa le sang des hommes. En révolte contre la société qui le repousse, il expie de son mieux les épouvantables nécessités de la vie que le hasard lui a faite, et peut-être n'est-il pas un acte irrépréhensible de son existence aventureuse qu'il ne se soit efforcé de racheter par une action bonne et méritoire.

Au moment où s'ouvre la scène, Cliffort vient d'apprendre que Charles II, forcé de fuir, a confié les diamans de la couronne au ministre Morton, honnête

vieillard dévoué à la cause du malheur. Il y avait là de quoi tenter tous les voleurs du monde. Député par sa bande, Cliffort trouve plaisant de se faire passer pour Charles II, le monarque fuyard. A ce titre, le voleur est accueilli comme un roi; toute la famille du ministre est à ses pieds, et les diamans de la couronne vont passer en ses royales mains, lorsque Morton est informé que le véritable Charles est parvenu à quitter l'Irlande, après avoir dépisté les *gisquetaires* du pays. Que fera Cliffort dans cette conjoncture? Sa troupe campe dans les environs: un coup de sifflet, et, plus puissant que Charles II, le capitaine obtiendra par la force ce qu'il ne peut avoir par la ruse. Ainsi procéderait un voleur vulgaire; mais maltraiter un vieillard, baillonner des femmes, user de violence envers des gens avec lesquels il a rompu le pain de l'hospitalité, tout cela répugne à la nature de Cliffort. Tout-à-coup, il se rappelle qu'il a été question d'un fils, absent depuis longues années de la maison paternelle. — Eh quoi! s'écrie-t-il, ne m'avez-vous pas deviné? N'avez-vous donc pas reconnu votre fils, votre frère? Mes traits sont-ils donc si bien effacés de votre mémoire, que vos bras ne s'ouvrent pas à celui que vous pleuriez? — Le piège était grossier sans doute; mais l'amour d'un père est si crédule; une bague, présent du vieillard à son fils, brille au doigt de l'aventurier. Plus de doute! l'enfant

prodigue est de retour; demain on tuera le veau gras! La clef du trésor royal passe aux mains de Cliffort; c'est au fils de Morton à veiller désormais sur ce précieux dépôt. — Bonne nuit, mon père! Que les anges caressent tes songes, bonne petite sœur! — Cliffort est seul enfin; il marche droit aux diamans; mais il y a deux hommes en Cliffort, l'élève des Bohémiens et le Cliffort natif: l'un conseille le vol, l'autre s'indigne à la pensée d'une action aussi lâche; s'il eût conquis cette clef au péril de ses jours, peut-être n'hésiterait-il pas à en faire usage; mais c'est de la confiance du vieillard qu'il la tient; celui qu'il va dépouiller l'a pressé sur son cœur, lui que les hommes ont impitoyablement repoussé jusqu'à ce jour; le vieillard en mourrait, et sa fille, la charmante Jenny, mourrait infailliblement de la mort de son père. Courage, Paul! un pas encore, et le sentier de la vertu s'ouvre devant toi! un dernier effort, et tu auras largement expié tous les crimes de ta vie passée! Mais cette clef, cette clef est là, devant ses yeux, elle brûle sa main impatiente. Horrible tentation! Oh! combien d'hommes dont l'enfance ne fut point délaissée sur le grand chemin, qui ne sucèrent point l'instinct du vol au sein d'une Bohémienne, combien d'hommes eussent succombé dans cette terrible épreuve! Lui, Cliffort le voleur, a compris que ceci n'est pas seulement un vol, mais une infâme lâcheté, et la clef que lui confia le vieillard, cette clef qui lui donnerait les richesses d'un roi va se perdre au fond du torrent qui gronde à deux pas de la maison du ministre.

Mais, le lendemain, un nouvel incident vient compliquer la position de Cliffort au milieu de la famille. Morton apprend que son fils a péri dans un naufrage. Quel est donc cet homme? Ce qu'il est, Morton? C'est un voleur auquel tu as confié la clef d'un trésor et qui a respecté ton trésor! c'est un maudit qui a risqué ses jours pour sauver ceux de ton fils! C'est Paul Cliffort enfin, l'effroi de l'Irlande! Vois et juge: vois si le bien l'emporte sur le mal; dévoue sa tête à l'échafaud, tu le peux, car il est trop rassasié de sa vie pour songer à te la disputer; ou, plutôt, tends la main au repentir; car, tu le sais, ministre d'un dieu de miséricorde, il y a plus de joie au ciel pour un pécheur qui revient que pour dix justes qui persévèrent.

Ainsi fait le vieillard; que l'Irlande allume des feux de joie! Cliffort n'est plus: l'enfant délaissé a retrouvé une famille.

Il est inutile de vous dire que cet ouvrage a été accueilli avec froideur. « Ayez un but, faites de l'utile, moralisez les masses, attaquez les préjugés! » voilà ce que notre époque, Lais décrépite sous la ceinture de Lucrèce, crie à tout venant dans la carrière dramatique. Mais bien fou qui se laisse prendre à ces exhortations hypocrites; bien fou qui, sur la foi des sermons,

ose parler du remède après avoir indiqué le mal! Sémblable à ces vieillards qui regardent certains ulcères rongeurs comme une condition de leur existence, notre siècle veut mourir de sa belle mort, gangrené jusqu'aux os, peu lui importe, pourvu qu'on lui épargne les douleurs d'une opération. Arrière donc, médecins du corps social! votre heure n'est pas encore venue. En vérité, en vérité, je vous le dis; dramatisez l'adultère, le vol et le meurtre. Présentez à notre siècle le miroir où se reflètent ses vices, il en rira, l'infâme! mais ne lui parlez pas de réforme: il vous cracherait au visage. Laissez-le mourir: l'avenir est à nous!

Je le répète, l'œuvre de M. Charles Duveyrier n'a pas été comprise. *Paul Cliffort*, cependant, a été aussi bien rendu que possible dans tous ses détails, par MM. Alexandre, Danguin, Célicourt et M<sup>me</sup> Herliska.

Cette analyse nous a mené trop loin pour que nous puissions parler aujourd'hui des deux autres pièces données dans cette soirée; nous y reviendrons prochainement. Nous mentionnerons en attendant le légitime succès du *Père Goriot*, et la manière remarquable dont M. Barqui a rendu ce personnage, ainsi que le cachet que M. Adam a donné à *Vautrin*. CARL.

## GRAND-THÉÂTRE.

Les salons de Paris retentissent encore des applaudissemens accordés à MM. Mussard, Robert et Coudray, et les voilà sur notre scène, étonnant le public lyonnais par l'originalité de leur chant et par le charme de leur harmonie. Vendredi, la réunion, plus nombreuse qu'à leur première audition, a témoigné son contentement par de bruyans bravos et par la demande d'un autre morceau. Ce chant sans accompagnement d'instrumens, ces trois voix abandonnées à elles seules ont produit un effet neuf et puissant autant par la parfaite exécution que par le choix des morceaux. Nous ne doutons pas que le succès de ces trois chanteurs n'aille croissant comme va leur renommée. M. Georges Hainl a dignement rempli un des intermèdes. Jamais peut-être il n'avait mieux fait chanter son archet sur sa violoncelle; c'est ce qu'on dit chaque fois qu'on l'entend. L'ouverture de la *Sémiramide* a été religieusement écoutée et applaudie comme elle le méritait, exécutée par l'orchestre de M. Crémont.

### Ce qu'est réellement l'acteur aujourd'hui.

C'est un homme à la face du quel la société n'ose plus jeter son mépris hautain, et pour qui elle a même des paroles louangeuses et bienveillantes; c'est un homme contre lequel le prêtre craint d'essayer les saintes foudres; c'est un homme que le Gouvernement feint de protéger et de soutenir, mais que détestent et mé-

présent stupidement, lâchement, prêtres, hommes du monde et Gouvernemens. D'où vient ceci ?

Demandez à la mère de famille, qui préférera enterrer sa noble et riche fille, à la voir l'épouse d'un comédien ; demandez au fat, qui consent avec peine à serrer dédaigneusement du bout de ses gants parfumés la main d'un acteur de talent et de conscience ; demandez enfin à ces *braves* qui, au théâtre, se font si peu de scrupule de ravalier par un humiliant sifflet le talent de l'artiste et la dignité de l'homme : que tous ces gens vous disent ce qui les autorise à agir ainsi ! Le savent-ils, bon Dieu !

Il semble que lorsqu'un homme, se sentant une volonté ferme et une âme passionnée, met le pied sur la scène, il lui faille dire adieu au respect et à l'estime de tous.

Il semble que l'homme ait laissé à la porte du théâtre toute noblesse ; la femme toute pudeur et toute vertu.

Je sais bien que tout haut on orne de grands mots son prétendu respect, sa feinte admiration, pour *cette classe estimable, qui se dévoue au fouet sanglant et ignominieux d'une acerbe et trop souvent injuste critique* ; je sais bien qu'on se pare d'idées progressives et humaines, qui repoussent toute la barbarie et l'iniquité des préjugés anciens ; mais au fond le même dédain subsiste pour cette classe dont toute la vie est une œuvre de dévouement et de courage.

Comprend-on dans notre siècle, qui se dit si bon, si libéral, cette étrange et monstrueuse folie qui frappe de réprobation toute une famille d'individus probes, honnêtes, pleins de talens et d'activité, dont le seul défaut, pour le plus grand nombre, est, chaque soir, de se séparer de la commune société, de s'élever au-dessus d'elle, de la dominer du regard, du geste, de la voix ; d'arracher de sa poitrine des cris de courage, d'amour et de liberté, de forcer enfin son orgueilleux dédain à applaudir ? Voyez le crime !

On chercherait long-temps la cause du mépris brutal qui pèse encore de nos jours sur le comédien : ce ne peut être à bien réfléchir, qu'une des conséquences de cet orgueilleux et stupide dédain de l'aristocratie financière pour tout ce qui porte le nom d'artiste ; seulement l'acteur, immédiatement en contact avec cette société qui le repousse, sent plus fortement que les autres l'effet de sa susceptibilité dédaigneuse.

Le journaliste, heureusement pour lui, le journaliste, ce défenseur naturel de l'art et des artistes, ne peut avoir rien de commun avec cette superbe et stérile aristocratie : c'est donc un devoir pour lui de stigmatiser sans cesse par le ridicule les insolens dédains. C'est à lui aussi de se dévouer sans relâche et sans arrière-pensée à la défense de ceux qui souffrent et qui souffriront encore long-temps d'un préjugé stupide et barbare, bien qu'on entende parler partout de progrès et de civilisation.

## LES FORMULES.

Dans la société hypocrite et menteuse que la civilisation nous a faite, la palme est à ceux qui savent mieux cacher le vide de leur cœur, la sécheresse de leur âme, sous des paroles onctueuses et caressantes. Autrement, lorsqu'il faut, pour mériter un brevet de savoir-vivre, se conformer, dans ses relations, à des formules tracées d'avance, qui varient selon les personnes auxquelles vous vous adressez, mais qui ne doivent jamais varier dans la manière de s'en servir.

Le hasard jette sur votre passage un homme qui vous déplaît, que vous ne pouvez pas voir en face ; il vous aborde, vous causez avec lui, et, en le quittant, vous lui dites : *Au plaisir de vous revoir !* et au fond du cœur vous vous écriez ; le diable t'emporte, maudit animal !

Et le style épistolaire ! c'est là où les formules varient au plus grand profit du mensonge et de la fausseté.

Ainsi, tenez-vous pour avertis, vous tous qui pétitionnez auprès d'un ministre ; n'oubliez pas le *profond respect avec lequel vous avez l'honneur d'être son très-humble et très-obéissant serviteur*.

A un supérieur moins élevé dans l'échelle sociale ? vous donnez l'assurance de *vos sentimens les plus distingués* ; et les sentimens ne sont bien souvent que de la haine et le mépris.

A votre égal vous adressez l'expression de *votre considération*, même quand vous le considérez comme un drôle et un faquin.

*Votre bien dévoué*, écrivez-vous à une connaissance ; qu'elle vienne une heure après vous emprunter un louis, vous serez sans le sou, et vous lui ferez défendre votre porte.

C'est comme le *tout à toi* d'un ami ; il est tout à vous, en effet, tant que vous avez de l'argent dans votre bourse et une jolie maîtresse à votre bras ; tant que vous le faites participer gratis à l'esprit de votre conversation, à la gaité de votre caractère, à votre loge au spectacle, au vin mousseux de votre table. Mais que tout cela vous manque, et vous verrez la figure de l'ami qui est *tout à vous*.

La seule formule à la quelle je croie est celle qui termine toutes les lettres de grisettes, *amour pour la vie !* Quand elles le disent, au moins, elles le pensent et elles le prouvent.

## LONGIRON.

Est-ce le toit de Lamartine ?

Est-ce le manoir de Byron

Qui dans ces marronniers s'incline

Et s'élève sur la colline ?

— Non, c'est l'éden de Longiron.

Voilà donc le champêtre asile  
Où vont mes pas, où vont mes vers ;  
C'est là, qu'échappés de la ville,  
Comme dans Auteuil ou Bâville,  
Nos amis nous semblent plus chers.

Comme l'oiseau vers ce rivage,  
Laissez-moi reprendre mon vol !  
Bois, cachez sous votre feuillage,  
Couvrez de silence et d'ombrage  
Le poète et le rossignol.

Fatigué de mes courses vaines,  
Plein d'une secrète langueur,  
Je reviens aux rives prochaines,  
Mes amis, vous conter mes peines,  
Comme le pigeon voyageur.

Reconnais mes pas, verte allée  
Que dore l'aube à son réveil.  
Et toi, forêt de la vallée  
Où des Sylphes la troupe allée  
Voltige au baisser du soleil.

C'est ici les jardins d'Esnonne,  
Ici l'air n'est plus étouffant,  
Et l'onde qui fuit et frissonne  
Comme une lyre qui résonne  
Berce mon ame encore enfant.

Ma muse, du monde lassée,  
Vient s'y réveiller loin du bruit,  
Et répandre en paix sa pensée  
Comme la note cadencée  
Que l'oiseau jette dans la nuit.

C'est le chant des monts de la Do  
C'est l'air sacré du Parthénon,  
C'est un hymne au Dieu que j'adore,  
C'est une ode au chantre d'Endore,  
C'est un mot vibré, c'est un nom.

C'est la jeune mère pressée  
Par ses enfans entre ses bras,  
Son Hélène à son cou bercée,  
Comme une Indienne balancée  
Dans le berceau des sassafras.

Loin de la ville monotone,  
Je verrai dans ce doux foyer  
Quand viendront les jours de l'automne,  
Comme sous l'arbre de Latone,  
Coignet, Rastoul et Sigoyer.

Tels Properce, Horace et Catulle,  
Au mois par Pomone embelli,  
Venaient causer avec Tibulle,  
Sur les rians coteaux d'Esule  
Ou dans les bois de Tivoli.

A. DE LOY.

## UN SOIR SUR LES BORDS DD L'ESCAUT.

Où donc est la jeune fille du hameau, aux yeux bleus,  
au sourire d'amour, qui avait fait vibrer mon ame  
comme la corde harmonieuse d'une lyre? La jeune fille  
dont le souffle était pur comme l'air qu'on respire dans  
le bois, enivrant comme la bise embaumée par les  
fleurs. Je cherche, j'appelle... Une voix vient de ré-  
pondre, ce n'est qu'un écho des rochers!... Où donc  
est la jeune fille du hameau?

Sa voix était si douce! Elle avait dit: *Je t'aime!* et  
elle ne trompait pas, car j'ai senti palpiter son cœur,  
et la fraîche marguerite se flétrissait sur son sein brû-  
lant. Un jour pourtant il fallut la quitter: nos larmes  
coulèrent comme le torrent pendant un orage. Je pro-  
mis de revenir. C'est ici qu'elle devait m'attendre....  
Où donc est la jeune fille du hameau?

J'ai vu chez les heureux du jour fleurir le myrte et  
les lauriers; mais mon front est demeuré nu, je n'ai  
pas ramassé de vaines couronnes. J'ai vu dans des cer-  
cles frivoles des femmes qu'adoraient mille esclaves  
aveugles. L'or brillait dans leurs cheveux; leur ceinture  
était d'or; à leurs pieds, toujours de l'or! Des tissus  
d'Orient voilaient à demi leurs tailles enchanteresses;  
dans leurs regards régnait la volupté; sur leurs lèvres  
mille charmans propos. On me disait: voilà les reines  
du monde; je répondais: Où donc est la jeune fille du  
hameau?

La voilà cette église où nous priions ensemble; son  
vieux clocher se voit encore des lointaines montagnes;  
voilà la source où sa douce main puisait l'eau qui me  
désaltérait. Là-bas je vois la pierre où elle venait  
m'attendre... Comme aux jours de nos adieux, le  
feuillage d'automne exhale des soupirs. Rien n'est  
changé: mes larmes coulent encore. Où donc est la  
jeune fille du hameau?

O bonheur! un essaim de blanches vierges s'avance  
dans la plaine. Peut-être parmi elles trouverai-je celle  
qui fit vibrer mon ame comme la corde harmonieuse  
d'une lyre. Leur démarche est lente et silencieuse;  
elles portent toutes des rameaux de cyprès. Sans doute  
elles vont sur une tombe pleurer une compagne qui  
n'est plus... Elles ont passé devant moi; pas une n'a  
reconnu le malheureux étranger... Où donc est la  
jeune fille du hameau?

## PÂTE PECTORALE

DE REGNAULD AINÉ,

PHARMACIEN, A PARIS.

La Gazette de santé signale, dans son n° 36, les proprié-  
tés de cette pâte pour guérir les rhumes, coqueluches, l'asthme,  
catarrhes, et pour prévenir ainsi les maladies de poitrine.

Le seul dépôt, à Lyon, est chez M. Boitel, pharmacien, rue  
Lafond, n° 24.